

# NOUVELLE-FRANCE

## REVUE BI-MENSUELLE

Directeur : M. JACQUES AUGER

Volume I.

15 Aout 1881.

Numéro 2.

### LA LITTÉRATURE

ET LA

### PHILOSOPHIE ALLEMANDES

Conférences de M. Lefèvre à l'Université Laval.

Après 1813, les Allemands semblent retourner à leurs rêveries. Ils se traitent eux-mêmes volontiers de songes-creux. Mais ce n'est là qu'une apparence. En réalité, la pensée allemande rêve de reconstituer à son profit l'hégémonie de Louis XIV et de Napoléon. L'art, la critique, l'histoire, tout, chez les voisins de la France, tend à ce but. Le fameux livre de Mme de Staél sur l'Allemagne contribue puissamment à fortifier nos illusions sur les aspirations germaniques. Inspiré par la haine de Napoléon, il devrait plaire particulièrement à l'Allemagne. Aussi ses hommes illustres se prétendent-ils, les uns par dissimulation, les autres avec une bonhomie sincère, inconscients qu'ils étaient de la véritable pensée de leurs compatriotes, au rôle pacifique et bénin que leur attribuait la célèbre femme de lettres. "Mme de Staél", dit Henri Heine, "ne voyait au delà du Rhin qu'un nébuleux pays d'esprits purs où des hommes sans corps et parfaitement vertueux se promènent sur des champs de neige en s'entretenant de morale et de métaphysique."

Henry Heine, le plus remarquable des Allemands depuis Goethe, paya quinze millions le droit d'être poète, car il était le neveu d'un banquier juif qui n'aimait pas les muses, et qui, en conséquence de

cette aversion, le déshérita. Son premier ouvrage, *Reisebilder* (1825), causa dans toute l'Allemagne une impression profonde, non parce qu'il y attaquait les rois ou le principe d'autorité,—au contraire, le sentiment romantique qui y circulait indiquait un faible pour l'ancien régime,—mais il y poursuivait de sa terrible ironie l'orgueil germanique du jour, ses prétentions, sa vulgarité, son pharisaïsme, et jusqu'aux héros de la guerre sainte contre la France, guerre dont il osait déplorer le succès. Ce livre d'ailleurs ne peut se classer exactement, car il renferme des impressions de voyage, des odes, des ballades, de tout un peu. Le souffle moderne s'y allie à une forme qui peut se comparer aux ciselures de l'art grec.

Les hardiesse de Heine l'isolèrent en Allemagne, et il se rendit en France où l'attiraient ses désirs secrets. Par sa verve incisive, il s'y fit rapidement une place brillante. "Cet allemand," disait Thiers, "est le français le plus spirituel qui ait existé depuis Voltaire." Il se trouva tout de suite chez lui au milieu des viveurs Parisiens dont il partageait la philosophie voltaireenne, et fit paraître dans la *Revue des Deux-Mondes*—car il excellait dans notre langue,—des articles étincelants d'esprit où il égayait le public français aux dépens de l'Allemagne. Cependant Heine ne tomba pas dans l'épicuréisme vulgaire, et sa sensibilité est plus vraie que celle de nos romantiques.

Le spectacle de nos agitations, de nos infirmités sociales le rejeta bientôt vers l'Allemagne. Il sentait en lui l'empreinte d'un monde plus viril, plus énergique et pressentit avec orgueil le triomphe de la puissance allemande. Voici ce qu'il écrivait en 1834 à ce sujet : "Un jour viendra où les vieilles divinités guerrières, se levant de leurs tombeaux fabuleux,